

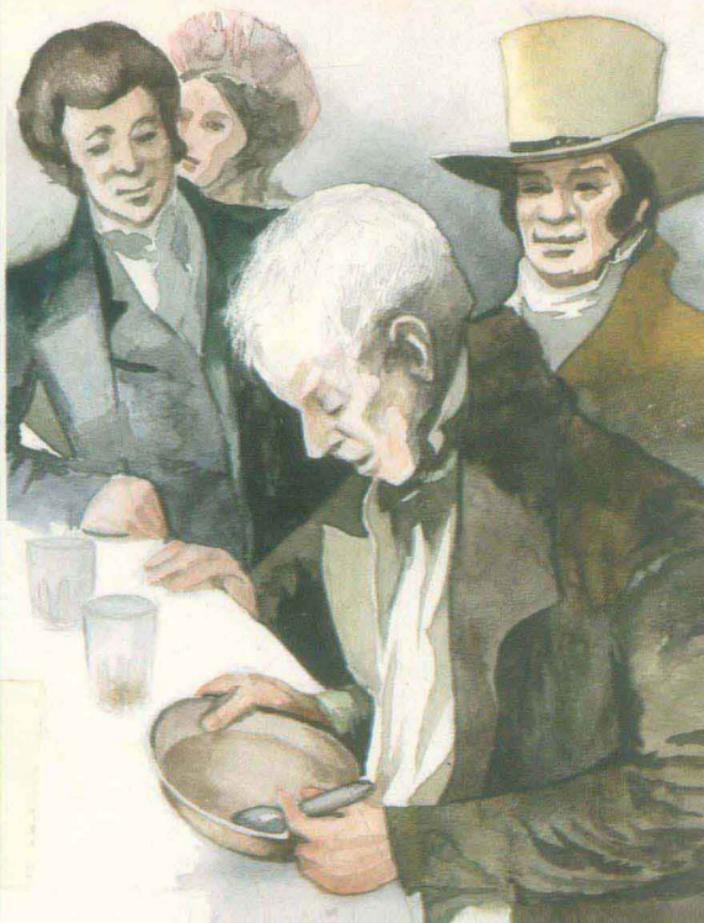
BALZAC

une œuvre

LE PÈRE GORIOT

un thème

l'arrivisme et ses victimes



SIÈGES
TATIER
extraits de thèmes

les classiques illustrés Hatier
œuvres et thèmes
Collection dirigée par Pol Gaillard, Georges Slynès
et Françoise Rachmühl

une œuvre

LE PÈRE GORIOT

HONORÉ de BALZAC

un thème

L'ARRIVISME ET SES VICTIMES

STENDHAL, G. de MAUPASSANT, R. V. PILHES

présentation de Danièle THIBAUT
PROFESSEUR DE LETTRES MODERNES



© HATIER PARIS JANVIER 1983

Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires. Réf. : Loi du 11 mars 1957.

ISSN 0184-0851 ISBN 2-218-06303-4

LES AUTEURS ET LES TEXTES

Avant-propos, 4

PREMIÈRE PARTIE

Balzac : *Le Père Goriot*

1. Les pensionnaires de la Maison-Vauquer, 7
2. Le souffre-douleur, 17
3. Eugène et les mystères de la pension, 26
4. Vie quotidienne à la Maison-Vauquer, 33
5. La première leçon, 41
6. Les machinations de Vautrin, 49
7. Le père d'Anastasie et de Delphine, 58
8. Les événements se précipitent, 64
9. Les deux sœurs, 75
10. Le bal, 82
11. La mort du père, 89

DEUXIÈME PARTIE

Stendhal : « De l'usage d'une lettre d'amour »
(*Le rouge et le noir*), 102

Guy de Maupassant : « Le mariage de Bel-Ami »
(*Bel-Ami*), 109

Vicki Baum : « L'audition »
(*La carrière de Doris Hart*), 116

René-Victor Pilhes : « Mort d'un cadre »
(*L'imprécateur*), 122

ses victimes

LES GRANDS THÈMES DE RÉFLEXION, D'IMAGINATION ET D'EXPRESSION

Discutons

Le mythe de la paternité, 62. Envie et jalousie, 81. Le sens profond du *Père Goriot*, 100. Le machiavélisme, 107. Les coulisses du spectacle, 121.

Actualisons

Les mille et une manières d'arriver, 57. Le mythe de Satan, 72. Splendeurs et servitudes de la vie mondaine, 88. Les critères de la réussite, 114.

Enquêtons

Les signes extérieurs de la richesse, 25. Les personnages de *La Comédie humaine*, 48. Les femmes dans la société parisienne du XIX^e siècle, 81. La vie des cadres, 127.

Documentons-nous

Le costume au temps de Balzac et du *Père Goriot*, 16. La Restauration et le faubourg Saint-Germain, 47.

A vos plumes

L'art du portrait, 16. Les ingrédients de l'énigme policière, 32. Les ravages de la passion, 62. L'art du dialogue, 74. L'art du monologue intérieur, 108. L'art de la mise en scène, 115. Pour ou contre l'ambition professionnelle, 128.

A vous de jouer

Une scène de comédie, 40. Une scène de mélodrame, 74.

AVANT-PROPOS

« Cette œuvre a été faite en 40 jours, je n'ai pas dormi, dans les 40 jours, 80 heures. » Voilà ce qu'a dit par la suite Balzac de son *Père Goriot*, écrit de septembre 1834 à janvier 1835. Quarante jours, cela semble bien court, pour un roman de cette envergure, surtout si l'on sait que, dans le même temps, l'auteur sortait beaucoup dans les salons parisiens et mettait en chantier d'autres œuvres !

Au moment de la composition du *Père Goriot*, Balzac a 35 ans et il en a fini avec les tâtonnements de ses laborieux débuts. Arrivé au plus haut de ses prodigieuses facultés et désireux d'établir définitivement sa gloire littéraire, il décide de frapper un grand coup en offrant à ses lecteurs « la peinture d'un sentiment si grand par lui-même qu'il résiste à de continuels froissements » et en imaginant « un homme qui est père comme un saint, un martyr est chrétien ». Dans l'esprit de Balzac, à ce moment-là, nul doute possible : c'est bien la *paternité* qui sera le thème de son roman.

Mais il semble que, par la suite, les choses aient évolué différemment : entraînés par le drame de Goriot, d'autres drames se nouent ; et l'intrigue se complique et s'enrichit sous l'impulsion de personnages comme *Rastignac* et *Vautrin*, en qui l'auteur met beaucoup de lui-même et de son expérience du monde.

Conscient de l'*art* qu'il a maintenant acquis de faire vivre et parler ses personnages, Balzac ne se résigne plus à les quitter lorsque s'achève le roman... et c'est alors qu'il imagine de les regrouper en une *société complète* où il pourra les retrouver à l'occasion d'autres récits. C'est la *Comédie humaine* dont le nom n'est pas encore trouvé à l'époque, mais dont l'idée providentielle provoque chez son créateur un jaillissement continu d'inspiration, une sorte d'état de grâce, qui font du *Père Goriot* un des sommets de l'œuvre de Balzac.

PREMIÈRE PARTIE

BALZAC

LE PÈRE GORIOT



Portrait de Balzac (1843) par David d'Angers.

1. LES PENSIONNAIRES DE LA MAISON-VAUQUER

Le début du roman a pour cadre une modeste pension parisienne, tenue par une veuve avare et méchante, Mme Vauquer.

A l'époque où cette histoire commence, les internes étaient au nombre de sept. Le premier étage contenait les deux meilleurs appartements de la maison. Madame Vauquer habitait le moins considérable, et l'autre appartenait à madame Couture, veuve d'un Commissaire-Ordonnateur¹ de la République française. Elle avait avec elle une très jeune personne, nommée Victorine Taillefer, à qui elle servait de mère. La pension de ces deux dames montait à dix-huit cents francs. Les deux appartements du second étaient occupés, l'un par un vieillard nommé Poiret, l'autre par un homme âgé d'environ quarante ans, qui portait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant, et s'appelait monsieur Vautrin. Le troisième étage se composait de quatre chambres, dont deux étaient louées, l'une par une vieille fille nommée mademoiselle Michonneau, l'autre par un ancien fabricant de vermicelles, de pâtes d'Italie et d'amidon, qui se laissait nommer le père Goriot. Les deux autres chambres étaient destinées aux oiseaux de passage, à ces infortunés étudiants qui, comme le père Goriot et mademoiselle Michonneau, ne pouvaient mettre que quarante-cinq francs par mois à leur nourriture et à leur logement ; mais madame Vauquer souhaitait peu leur présence et ne les prenait que quand elle ne trouvait pas mieux : ils mangeaient trop de pain. En ce moment, l'une de ces deux chambres appartenait à un jeune homme venu des environs d'Angoulême à Paris pour y faire son Droit, et dont la nombreuse famille se soumettait aux plus dures privations afin de lui envoyer douze cents francs par an. Eugène de Rastignac, ainsi se nommait-il, était un de ces jeunes gens façonnés au travail par le malheur, qui comprennent dès le jeune âge les espérances que leurs parents placent en eux, et qui se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études, et, les adaptant par avance au

mouvement futur de la société, pour être les premiers à la pressurer. Sans ses observations curieuses et l'adresse avec laquelle il sut se produire dans les salons de Paris, ce récit n'eût pas été coloré des tons vrais qu'il devra sans doute à son esprit sagace² et à son désir de pénétrer les mystères d'une situation épouvantable, aussi soigneusement cachée par ceux qui l'avaient créée que par celui qui la subissait.

Au-dessus de ce troisième étage étaient un grenier à étendre le linge et deux mansardes où couchaient un garçon de peine, nommé Christophe, et la grosse Sylvie, la cuisinière. Outre les sept pensionnaires internes, madame Vauquer avait, bon an, mal an, huit étudiants en Droit ou en Médecine, et deux ou trois habitués qui demeuraient dans le quartier, abonnés tous pour le dîner seulement. La salle contenait à dîner dix-huit personnes et pouvait en admettre une vingtaine ; mais le matin, il ne s'y trouvait que sept locataires dont la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille. Chacun descendait en pantoufles, se permettait des observations confidentielles sur la mise ou sur l'air des externes, et sur les événements de la soirée précédente, en s'exprimant avec la confiance de l'intimité. Ces sept pensionnaires étaient les enfants gâtés de madame Vauquer, qui leur mesurait avec une précision d'astronome les soins et les égards, d'après le chiffre de leurs pensions. Une même considération affectait ces êtres rassemblés par le hasard. Les deux locataires du second ne payaient que soixante-douze francs par mois. Ce bon marché, qui ne se rencontre que dans le faubourg Saint-Marcel, entre la Bourbe³ et la Salpêtrière⁴, et auquel madame Couture faisait seule exception, annonce que ces pensionnaires devaient être sous le poids de malheurs plus ou moins apparents. Aussi le spectacle désolant que présentait l'intérieur de cette maison se répétait-il dans le costume de ses habitués, également délabrés. Les hommes portaient des redingotes dont la couleur était devenue problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégants, du linge élimé, des vêtements qui n'avaient plus que l'âme. Les femmes avaient des robes passées, reteintes,

1. Fonctionnaire chargé d'ordonner les dépenses de l'armée.

2. Subtil, perspicace.

3. Surnom donné autrefois au couvent de

Port-Royal, transformé ensuite en Maternité (boulevard de Port-Royal).

4. Célèbre hospice (situé boulevard de l'Hôpital) fondé en 1656 et réservé depuis

déteintes, de vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'usage, des collerettes toujours rousses et des fichus éraillés.

70 (...)

La vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour⁵ en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal⁶ qui aurait effarouché l'ange de la Pitié. Son châle à franges maigres et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant
75 les formes qu'il cachait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines ? elle devait avoir été jolie et bien faite : était-ce le vice, le chagrin, la cupidité ? avait-elle trop aimé, avait-elle été marchande à la toilette⁷, ou seulement courtisane ? Expiait-elle les triomphes
80 d'une jeunesse insolente au-devant de laquelle s'étaient rués les plaisirs par une vieillesse que fuyaient les passants ? Son regard blanc donnait froid, sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale criant dans son buisson aux approches de l'hiver. Elle disait avoir pris soin d'un vieux
85 monsieur affecté d'un catarrhe⁸ à la vessie et abandonné par ses enfants, qui l'avaient cru sans ressources. Ce vieillard lui avait légué mille francs de rente viagère, périodiquement disputés par les héritiers, aux calomnies desquels elle était en butte. Quoique le jeu des passions eût ravagé sa figure, il s'y trouvait encore
90 certains vestiges d'une blancheur et d'une finesse dans le tissu qui permettaient de supposer que le corps conservait quelques restes de beauté.

Monsieur Poiret était une espèce de mécanique. En l'apercevant s'étendre comme une ombre grise le long d'une
95 allée au Jardin des Plantes, la tête couverte d'une vieille casquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote qui cachait mal une culotte presque vide, et des jambes en bas bleus qui flageolaient comme celles d'un homme
100 ivre, montrant son gilet blanc sale et son jabot de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravate cordée autour de son cou de dindon, bien des gens se demandaient si cette ombre chinoise appartenait à la race

1823 aux vieillards et aux aliénés.

5. Sorte de visière qui protège les yeux d'une trop vive lumière.

6. Fil de laiton.

7. Femme qui achetait et revendait d'occasion des vêtements, des étoffes et des objets de parure.

8. Inflammation d'une muqueuse.

audacieuse des fils de Japhet⁹ qui papillonnent sur le boulevard Italien¹⁰. Quel travail avait pu le ratatiner ainsi ? quelle passion avait bistré sa face bulbeuse¹¹, qui, dessinée en caricature, aurait paru hors du vrai ? Ce qu'il avait été ? mais peut-être avait-il été employé au Ministère de la Justice, dans le bureau où les exécuteurs des hautes œuvres¹² envoient leurs mémoires de frais, le compte des fournitures de voiles noirs pour les parricides¹³, de son pour les paniers, de ficelle pour les couteaux. Peut-être avait-il été receveur à la porte d'un abattoir, ou sous-inspecteur de salubrité. Enfin, cet homme semblait avoir été l'un des ânes de notre grand moulin social, l'un de ces Rats parisiens qui ne connaissent même pas leurs Bertrands¹⁴, quelque pivot sur lequel avaient tourné les infortunes ou les saletés publiques, enfin l'un de ces hommes dont nous disons, en les voyant : *Il en faut pourtant comme ça.* (...)

Deux figures y formaient un contraste frappant avec la masse des pensionnaires et des habitués. Quoique mademoiselle Victorine Taillefer eût une blancheur malade semblable à celle des jeunes filles atteintes de chlorose¹⁵, et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui faisait le fond de ce tableau par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouvements et sa voix étaient agiles. Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste aux feuilles jaunies, fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre, ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince, exprimaient cette grâce que les poètes modernes trouvaient aux statuettes du Moyen Age. Ses yeux gris mélangés de noir exprimaient une douceur, une résignation chrétiennes. Ses vêtements simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. Heureuse, elle eût été ravissante : le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage pâle ; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà légèrement creusées ; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine

9. Fils de Noé, il serait l'ancêtre des différentes branches de la race indo-européenne.

10. Le boulevard Italien était le rendez-vous

de la jeunesse élégante.

11. Couverte de renflements.

12. Les bourreaux, ainsi nommés parce que leur office dépendait de la haute justice.

140 aurait pu lutter avec les plus belles jeunes filles. Il lui manquait ce qui crée une seconde fois la femme, les chiffons et les billets doux.

Son histoire eût fourni le sujet d'un livre. Son père croyait avoir des raisons pour ne pas la reconnaître, refusait de la
 145 garder près de lui, ne lui accordait que six cents francs par an, et avait dénaturé sa fortune, afin de pouvoir la transmettre en entier à son fils. Parente éloignée de la mère de Victorine, qui jadis était venue mourir de désespoir chez elle, madame Couture prenait soin de l'orpheline comme de son enfant.
 150 Malheureusement la veuve du Commissaire-Ordonnateur des armées de la République ne possédait rien au monde que son douaire¹⁶ et sa pension ; elle pouvait laisser un jour cette pauvre fille, sans expérience et sans ressources, à la merci du monde. La bonne femme menait Victorine à la messe tous les
 155 dimanches, à confesse tous les quinze jours, afin d'en faire à tout hasard une fille pieuse. Elle avait raison. Les sentiments religieux offraient un avenir à cet enfant désavoué, qui aimait son père, qui tous les ans s'acheminait chez lui pour y apporter le pardon de sa mère ; mais qui, tous les ans, se cognait contre la
 160 porte de la maison paternelle, inexorablement fermée. Son frère, son unique médiateur, n'était pas venu la voir une seule fois en quatre ans, et ne lui envoyait aucun secours. Elle suppliait Dieu de dessiller les yeux de son père, d'attendrir le cœur de son frère, et priait pour eux sans les accuser. Madame
 165 Couture et madame Vauquer ne trouvaient pas assez de mots dans le dictionnaire des injures pour qualifier cette conduite barbare. Quand elles maudissaient ce millionnaire infâme, Victorine faisait entendre de douces paroles, semblables au chant du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime encore
 170 l'amour.

Eugène de Rastignac avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des
 175 traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les

13. On couvrait d'un voile noir les parricides que l'on menait à l'exécution.

14. Dans la fable de La Fontaine, *le Singe et le Chat*, Raton tire les marrons du feu pour Bertrand qui les croque.

15. Maladie du sang qui donne à la peau une pâleur verdâtre.

16. Biens assurés à la femme par le mari en cas de survie.

jours ordinaires il achevait d'user les vêtements de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée de l'Étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : Voilà un fameux gaillard ! Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille¹⁷, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : « Ça me connaît. » Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires ; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son œil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments. Ses mœurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit, à l'aide d'un passe-partout que lui avait confié madame Vauquer. Lui seul jouissait de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait maman en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise ! La bonne femme croyait la chose encore facile, tandis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement

17. Voix entre le *baryton* et la *basse*.

18. Café arrosé de rhum ou d'eau-de-vie.



« Une réunion semblable... offrait en petit les éléments d'une société complète. »

215 quinze francs par mois pour le *gloria*¹⁸ qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient ces jeunes gens emportés par les tourbillons de la vie parisienne, ou ces vieillards indifférents à ce qui ne les touchait pas directement, ne se seraient pas arrêtés à l'impression douteuse que leur
 220 causait Vautrin. Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. Quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable
 225 profondeur de son caractère. Souvent une boutade digne de Juvénal¹⁹, et par laquelle il semblait se complaire à bafouer les lois, à fouetter la haute société, à la convaincre d'inconséquence avec elle-même, devait faire supposer qu'il gardait rancune à l'état social, et qu'il y avait au fond de sa vie un mystère
 230 soigneusement enfoui.

Attirée, peut-être à son insu, par la force de l'un ou par la beauté de l'autre, mademoiselle Taillefer partageait ses regards furtifs, ses pensées secrètes, entre ce quadragénaire et le jeune étudiant ; mais aucun d'eux ne paraissait songer à elle, quoique
 235 d'un jour à l'autre le hasard pût changer de position et la rendre un riche parti. D'ailleurs aucune de ces personnes ne se donnait la peine de vérifier si les malheurs allégués par l'une d'elles étaient faux ou véritables. Toutes avaient les unes pour les autres une indifférence mêlée de défiance qui résultait de leurs
 240 situations respectives. Elles se savaient impuissantes à soulager leurs peines, et toutes avaient en se les contant épuisé la coupe des condoléances. Semblables à de vieux époux, elles n'avaient plus rien à se dire.

Un peu de vocabulaire

1. Qu'appelle-t-on des *favoris* ?
2. Expliquez la phrase : *en calculant déjà la portée de leurs études.*
3. Quel est le sens propre et figuré du verbe *pressurer* ?
4. Que signifie l'expression adverbiale : *bon an, mal an* ?

19. Poète latin (60-140), auteur de *Satires* où il attaque les vices de la société romaine.

5. Quel est le sens de *délabré* ? A quels mots accole-t-on généralement cet adjectif ?
6. Que veut dire l'auteur par *couleur problématique* ?
7. Quel peut être l'aspect d'un *fichu éraillé* ?
8. Quelle est la couleur d'un visage *bistré* ? Trouvez quelques synonymes de cet adjectif.
9. Expliquez la phrase : *elle était jolie par juxtaposition*.
10. Que signifie l'adverbe *inexorablement* ?
11. Qu'est qu'un *médiateur* ? Connaissez-vous des mots de la même famille ?
12. Le verbe *dessiller* s'utilise seulement à propos des yeux : quel est son sens ?
13. En le rapprochant du terme bien connu de « ménagère », expliquez le sens de *ménager*.
14. Donnez quelques synonymes de l'adjectif *obligeant*. Pourquoi Balzac a-t-il préféré cet adjectif aux autres ?
15. Quel est le sens du verbe *bafoyer* ?
16. Expliquez l'expression : *malheurs allégués*.

Réfléchissons ensemble

1. *Préambule* : avant de nous les décrire minutieusement un à un, Balzac nous présente une première fois les principaux pensionnaires. Quel est l'intérêt de cette *présentation générale* et sur quels *aspects* insiste-t-elle ?
2. *Une galerie de portraits* : les principaux personnages vont nous être décrits ensuite dans un *certain ordre*. Montrez dans quelle intention Balzac a conçu cet ordre.
3. *Mademoiselle Michonneau* : quels *détails vestimentaires* annoncent le personnage de la vieille demoiselle ? Par quels *procédés de style* l'auteur nous fait-il deviner qu'elle a été victime d'une « passion » ? Quels éléments rendent le personnage à la fois *menaçant* et *pathétique* ?
4. *Monsieur Poiret* : étudiez la composition de ce portrait en soulignant le *parallélisme* avec le portrait précédent. Quels détails apparentent Poiret à une *mécanique* ? Dans quelle intention Balzac emploie-t-il à son sujet, comme à propos de Mademoiselle Michonneau et de Mme Vauquer, des comparaisons avec les *animaux* ?
5. *Victorine Taillefer* : réalisme, poésie et mélodrame sont les trois

composantes de ce portrait. Relevez les *expressions*, les *images* et les *maximes* qui permettent à Balzac de réussir ce curieux mélange.

6. *Eugène de Rastignac* : quelle est l'*originalité* du jeune homme par rapport aux autres pensionnaires ? Pourquoi son portrait, moins détaillé que celui des autres, s'attarde-t-il sur l'*aspect physique et vestimentaire* ?

7. *Vautrin* : quels *traits de caractère* annonce la description de son physique et de ses gestes ? Quelles *contradictions* pouvons-nous relever dans son comportement ? En quoi ces contradictions et certaines *anedoctes inquiétantes* laissent-elles entrevoir la vérité sur le personnage ?

8. *Final* : par quelles *considérations générales* Balzac achève-t-il cette galerie de portraits ? Quelle *impression* veut-il nous laisser ?

A vos plumes

L'art du portrait

Dans ce passage, Balzac nous présente une succession de portraits mais, en passant de l'un à l'autre, il procède à des *variations de structure et de style*. Il évite ainsi la monotonie, provoque en nous des impressions différentes et nous prouve que l'art du portrait n'est pas figé.

En recensant les différentes « manières » utilisées par Balzac pour nous rendre vivante cette galerie de personnages, inspirez-vous de l'une d'elles pour tracer le portrait d'une personne de votre entourage.

Documentons-nous

Le costume au temps de Balzac et du « Père Goriot »

Sur le plan politique, cette époque est celle de la *Restauration* (1815 à 1830). Napoléon 1^{er} définitivement vaincu à Waterloo, les Bourbons reviennent sur le trône de France en la personne des frères de Louis XVI : *Louis XVIII* (1815-1824) et *Charles X* (1824-1830).

A cette époque de bouleversements politiques, économiques et sociaux correspond un *grand changement dans le costume masculin et féminin*. Les uniformes du premier Empire sont oubliés : adieu les bottes, les galons, les brandebourgs et les couleurs criardes. Pour les hommes comme pour les femmes, la *mode* va adopter une ligne plus souple et des teintes plus nuancées.

En consultant des encyclopédies mais aussi en observant les vêtements portés par Mme Vauquer et ses pensionnaires, efforcez-vous de dégager les *composantes* du costume masculin et féminin sous la Restauration.